

KWAME ANTHONY
APPIAH

“POURQUOI EN APPELER À L'HONNEUR”

Philosophe enseignant à l'université de Princeton, Kwame Anthony Appiah livre un regard unique sur le monde, libéré de tout préjugé. Après avoir défendu une éthique universelle, il dessine un nouveau cadre à la notion d'honneur et éclaire l'histoire à l'aune de ce qu'il nomme les « révolutions morales ».

PROPOS RECUEILLIS PAR SVEN ORTOLI / PHOTOS DE MARILIA DESTOT

À l'automne dernier, peu avant la vague des révolutions arabes et tandis que le pamphlet *Indignez-vous!* de Stéphane Hessel se hissait en tête des ventes en France, le philosophe américain Kwame Anthony Appiah, professeur à l'université de Princeton, publiait un essai important sur un thème peu étudié : *Le Code de l'honneur. Comment se produisent les révolutions morales?* (Norton & Company, traduction française à paraître chez Gallimard). La perspective adoptée par Appiah est en effet très novatrice. De même que l'on peut considérer l'histoire de la science comme une série de révolutions alternant avec des périodes de science « normale », l'histoire de l'humanité dans son ensemble peut être conçue comme une suite de révolutions morales. Les cultures expérimentent – à travers les crises, les pratiques religieuses et les luttes pour le pouvoir – différentes voies morales. Et c'est ainsi qu'elles avancent.

Appiah poursuit avec *Le Code de l'honneur. Comment se produisent les révolutions morales?* une réflexion entamée dans ses livres précédents, et en particulier dans son manifeste moral *Pour un nouveau cosmopolitisme* (Odile Jacob, 2008) où il défend l'idée d'une éthique universelle. Précisons aussitôt que cet auteur possède un regard unique, car il a le pied dans plusieurs mondes. Sa mère est anglaise, romancière, écrivain pour enfants et fille cadette de l'aristocrate sir Stafford Cripps, l'une des grandes figures du parti travailliste. Son père, diplomate et juriste, est originaire du Ghana, et son oncle, qui succéda à son grand-oncle, a été roi des Ashanti. Voilà donc un philosophe étonnant, certainement l'un des plus attentifs aujourd'hui au monde qui se forge, à ses frontières, réelles ou supposées, à ses conflits profonds et aux injustices. Un homme d'honneur en somme.

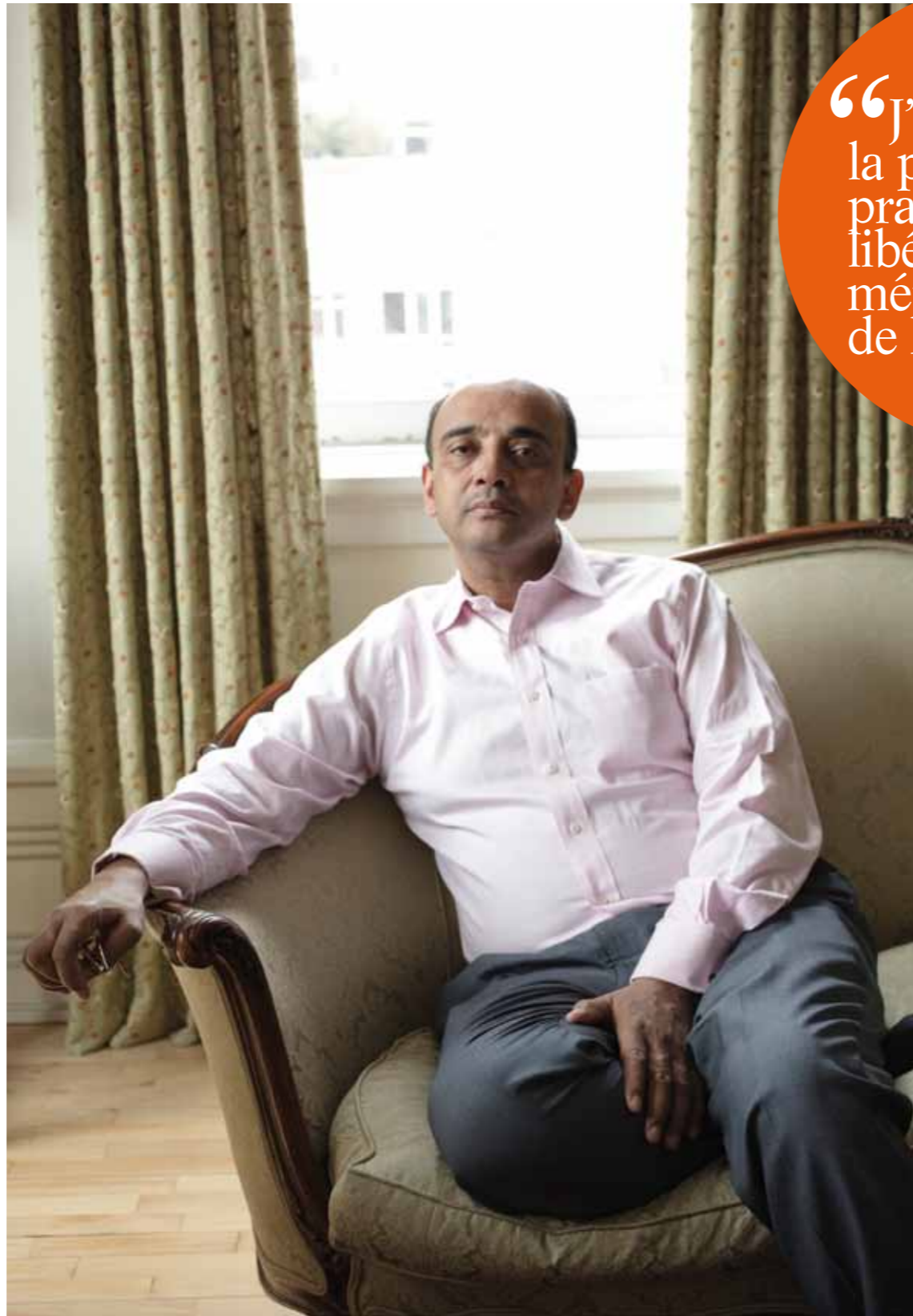


Quelle a été votre première rencontre avec la philosophie ?

Kwame Anthony Appiah : J'y suis venu par la théologie. Adolescent, j'étais un chrétien très pieux, un évangéliste convaincu de l'aspect central dans ma vie d'une rencontre avec le Christ. Mais le christianisme était également associé à des idées morales que je ne pouvais approuver, par exemple son horreur de l'homosexualité et la persécution des hérétiques. Voilà comment j'ai été obligé de me pencher sur cette question piégée : comment décide-t-on ce que le christianisme exige vraiment ? À cette époque, et tandis que j'étais plongé dans la théologie, un petit groupe d'amis et moi avons commencé à lire Kant et Sartre. Naturellement, je trouvais ces textes très difficiles, alors que la théologie me paraissait bien plus accessible. Mais je suis alors tombé, à la librairie de l'école, sur un exemplaire du livre d'Alfred J. Ayer, *Langage, Vérité et Logique*, et j'ai adoré la clarté et la vigueur avec lesquelles il balayait toute une partie de cette métaphysique que je trouvais si dure à comprendre. Peut-être convient-il de préciser que je ne tiens pas Ayer pour un penseur très profond : de fait, c'est peut-être ce qui faisait de lui le mentor adéquat pour un adolescent qui se débattait avec sa foi. Puis, j'en suis venu à lire de plus en plus d'ouvrages de logique et de philosophie du langage. Un ou deux ans plus tard, j'avais perdu ma foi chrétienne, mais lui avais substitué les joies de la philosophie entendue comme une réflexion sur la vie bonne. En somme, j'ai commencé avec de la philosophie pratique pour me libérer de la religion comme de la métaphysique.

Quels furent vos maîtres, morts ou vivants ?

Le philosophe qui m'a le plus influencé est l'Anglais Frank Ramsey. Il est peu connu en dehors du cercle très restreint de la philosophie analytique anglo-saxonne. En Angleterre, on connaît mieux son frère qui fut archevêque de Canterbury. Il est mort jeune, avant la Seconde Guerre mondiale. Ses œuvres complètes tiennent en un seul volume, mais ont eu une influence profonde en économie, en mathématiques et en philosophie. Il était l'ami de Russell, Moore et Wittgenstein à Cambridge, où j'ai moi-même été formé. Ma première recherche a porté sur une application du calcul de probabilités à la croyance humaine, projet dont il fut l'un des initiateurs. Mais ce travail m'a fait découvrir une stratégie de pensée que j'ai trouvée très utile par la suite dans un tas de domaines. Il posait toujours trois questions à propos d'un concept. Qu'est ce qui justifie l'application de ce concept à telle ou telle situation ? Comment interagit-il avec d'autres concepts ? Qu'est ce qu'on fait dans le monde réel une fois que nous avons jugé que le concept était applicable ? Ces questions sont toujours utiles pour approcher à peu près n'importe quel problème. Et en ce qui concerne les grands maîtres du passé, j'en citerai deux : Aristote et Hume – et comme la plupart de ceux qui choisissent ces deux-là, j'ai moins de goût pour les idéalistes Platon et Kant.



“J’ai débuté par la philosophie pratique pour me libérer de la métaphysique et de la religion”

MINI BIO

Kwame Anthony Appiah en cinq dates

- 1954** Naissance à Londres.
- 1972** Étudie la philosophie à Cambridge. Sa thèse est intitulée *Conditions for Conditionals* (1981).
- 1981-2002** Enseigne à l'université de Drexel, Cornell, Duke, Yale, Harvard puis Princeton.
- 2008** *Pour un nouveau cosmopolitisme* (Odile Jacob)
- 2011** *Le Code de l'honneur* (à paraître chez Gallimard).

Votre dernier livre analyse une notion presque désuète, l'honneur. Qu'est-ce qui vous y a conduit ?

Il y a quelques années, j'ai écrit un livre sur le cosmopolitisme. À cette occasion, je me suis intéressé au dialogue entre les sociétés – par-delà les frontières nationales – sur les questions morales. Chemin faisant, je suis tombé sur la coutume des pieds bandés. Dans la Chine impériale, on bandait les pieds des filles afin de préserver leur honneur : leur mobilité était réduite et il leur était impossible d'aller « courir la prétentaine ». Or, cette pratique millénaire a été la cible de nombreuses critiques venues de l'étranger. Finalement, comme l'honneur national chinois était en jeu, la pratique a été abandonnée. Cela m'a surpris. Que la pratique fût abominable me semblait clair, mais je me suis demandé pourquoi en appeler à l'honneur. À l'époque, je n'ai pas été capable de répondre à la question, et je me suis promis d'y revenir. Des années plus tard, j'ai eu le privilège de donner des cours à la faculté d'histoire de Cambridge, j'en ai profité pour enquêter avec mes étudiants sur cette question.

Quel rapport établissez-vous entre honneur et révolutions morales ?

Il y a deux types de rapport, symétriques. *Primo*, le code de l'honneur peut créer le problème que la révolution morale va faire disparaître. Le duel, la coutume du bandage des pieds et l'esclavage sont des pratiques qui ont été encouragées par des codes de l'honneur spécifiques. C'est évident pour le duel. C'était le cas pour les pieds bandés des jeunes Chinoises. L'esclavage, tel qu'il s'est développé de part et d'autre de l'Atlantique, était un système dans lequel il était déshonorant de naître esclave. *Secundo*, l'honneur – particulièrement l'honneur collectif partagé à travers une identité commune – peut être, à l'inverse, la solution de problèmes

moraux. Il peut inciter à changer des pratiques pour éviter une honte collective. L'élite chinoise a fini par percevoir le bandage des pieds et l'addiction à l'opium comme des sources d'indignité nationale qui devaient être éliminées.

L'honneur peut donc jouer dans les deux sens ?

Oui. L'honneur peut être mis au service de la morale, mais réclame le plus souvent un tribut qui n'a rien à voir avec la morale... ni avec la loi et la religion. La pratique du duel était interdite en Grande-Bretagne, au moins depuis la période élisabéthaine. Elle fut proscrite par les papes dès le IX^e siècle, et susceptible d'excommunication. Après la Réforme, elle était condamnée par les églises protestantes. Bien sûr, c'est immoral, et il est abominable de tuer quelqu'un au motif qu'il vous a accusé, par exemple, de mentir. Disons que c'est une réaction moralement disproportionnée ! Toutefois, l'honneur peut aussi être la solution : car ce sont bien de nouvelles conceptions de l'honneur, par exemple celle qui suppose qu'un gentleman doit éviter la violence, qui ont conduit à l'abolition du duel. Avec aussi l'apparition d'une sphère publique dans laquelle les duels étaient tournés en ridicule : ce qui était source d'honneur devenait source d'embarras. Pour l'esclavage, les ouvriers anglais ont été actifs dans le processus qui a mené à son abolition. Parce que l'esclavage renvoie à une image déshonorante du travail. Une nouvelle conscience de soi, positive, de la classe ouvrière requerrait un rejet de l'esclavage.

Comment différenciez-vous éthique et moralité ? Et où se situe la problématique de l'honneur ?

Quand je parle d'éthique, je désigne, comme Aristote, l'étude de ce qui permet le bien-vivre et permet de parvenir à ce qu'il baptisait *eudaimonia*, terme traduit improprement par « bonheur » qui signifie plutôt « fleurir ». Par morale, j'entends le système de demandes valides et normatives qui pèse sur nous et encadre notre manière de traiter les autres. L'honneur est, *grosso modo*, un système de droits au respect. Par conséquent, un code de l'honneur a pour rôle d'attribuer à chacun, sur la base de ce qu'il est, le droit à certaines formes de respect. L'honneur peut nous valoir un droit au respect sur la base de notre identité, de nos actes ou d'actions faites par d'autres qui partagent notre identité. Par exemple, je peux obtenir de l'honneur en raison des succès de mon père, parce que je suis membre de l'aristocratie ou, à titre individuel, pour mes exploits dans une bataille.

“Notre manière de penser chaque culture comme un organisme engendre la confusion”



Comment situer la dignité?

Le mot « dignité » a voyagé depuis un sens qui indiquait une forme de respect due par exemple aux gens de la haute société – pensez à la *dignitas* des sénateurs romains – jusqu'à devenir comme un droit au respect que chaque être humain possède en vertu de son humanité. Au sens moderne, la dignité n'a pas de rapport avec les codes sociaux. Ce n'est pas le sens dans lequel l'employait Hobbes: « *Les hommes sont continuellement en rivalité pour l'honneur et la dignité.* » Vous n'avez pas à gagner votre dignité comme on gagne l'estime. Mais si vous cessez de vous comporter conformément à votre dignité, les gens cesseront de vous respecter.

Peut-on continuer à agir selon le code de l'honneur dans une époque gouvernée par la raison?

Si vous vivez selon un code de l'honneur, il vous lie subjectivement parlant. Vous considérez que toute atteinte à votre honneur réclame une réponse. Cet honneur vous fournit des raisons de commettre tel ou tel acte. Certains seront moralement injustes. Par exemple, lorsque le code de l'honneur impose de tuer ou d'expulser des femmes rendues « impures » parce qu'elles ont eu des relations sexuelles, volontairement ou non. Il est bien sûr immoral de réagir de cette manière à ces « profanations » sexuelles. C'est une fois notre conception de l'honneur purgée de ses conflits avec la morale que nous pouvons nous plier à ce qu'il réclame. Bien sûr on pourrait, par principe, considérer qu'il faut abandonner la notion de code de l'honneur. Mais ce serait à la fois psychologiquement irréaliste – cette notion se trouve au centre de la psychologie humaine – et aussi un gaspillage: parce que l'honneur peut être employé à défendre des causes qui le méritent. Il y a trois types de liens possibles entre honneur et morale. L'honneur peut agir pour ou contre la morale certes, mais il peut aussi être indifférent. Lorsque je rends hommage à un joueur de tennis comme Rafael Nadal, je réagis à une forme d'excellence athlétique qui n'a

rien à voir avec la morale. Quand une université donne à un érudit un diplôme honorifique, elle récompense un aboutissement intellectuel que la morale ne réclame ni n'interdit. Pourtant, ces formes d'excellence valent le coup d'être encouragées pour des raisons qui ne sont pas morales, mais éthiques: elles contribuent à l'*eudaimonia*.

L'honneur joue-t-il selon vous un rôle dans les révolutions qui secouent le monde arabe?

Oui, l'honneur intervient de plusieurs manières. Mohamed Bouazizi, le jeune Tunisien qui s'est immolé par le feu à Ben Arous, a commis cet acte parce qu'il se sentait déshonoré, entre autres, après avoir été giflé en public par un agent municipal qui se trouvait être une femme. Elle l'a rendu honteux, et il a cherché à son tour à rendre le gouvernement honteux. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse là de révolutions *morales*, parce que je ne crois pas que quiconque dans le Maghreb et au Moyen-Orient soit en train de découvrir que les dictatures et l'oppression qu'elles engendrent sont moralement mauvaises. Non, les manifestants découvrent plutôt ce qu'ils peuvent faire et quel mode de résistance choisir. En fait, ils découvrent ce que l'ami bien-aimé de Montaigne, La Boétie, écrivait dans *De la servitude volontaire*: « *C'est le peuple qui s'asservit et qui se coupe la gorge...* » Bien entendu, il y a en jeu très clairement de la fierté nationale, par exemple lorsque les Égyptiens disent

qu'ils sont fiers d'avoir renversé un tyran, ils reconnaissent en même temps qu'ils avaient honte auparavant. L'honneur national joue un rôle essentiel dans ces événements.

Est-ce aussi une manière de redresser la tête vis-à-vis de l'Occident?

La majeure partie du ressentiment envers « l'Occident » qui a conduit un petit nombre de musulmans vers le *djihad* terroriste est une réponse à ce sentiment de honte: au déshonneur d'avoir été colonisés, dominés et regardés avec mépris par une civilisation qu'ils voient, en tout cas pour le moment, du côté de ceux qui font l'Histoire. Mais, la question de la réponse à apporter à la minorité islamiste est bien moins importante, à long terme, que celle destinée aux gens ordinaires, à ceux de la « rue arabe ». Il faut leur dire qu'ils valent le respect, qu'ils méritent de meilleurs gouvernements, de meilleures opportunités et, bien entendu, un traitement plus respectueux de la part de « l'Occident ».

Les regardons-nous avec une forme de condescendance?

C'est le mot juste. C'est l'attitude qui prédomine en Europe occidentale comme aux États-Unis. Plus tournée vers l'Islam aux États-Unis et vers le monde arabe en Europe, elle est sensiblement identique. D'ailleurs elle n'est pas limitée à cette partie du monde. Et cette condescendance explique une partie du ressentiment à l'égard des « Occidentaux » qui refusent le respect que la civilisation arabe mérite, tout autant que chacun et chacune dans le monde arabe.

Y a-t-il d'autres révolutions morales en cours?

Oui. Il y a bien sûr la question des droits des animaux sur laquelle l'Europe a déjà avancé, plus que les États-Unis. En particulier sur la cruauté industrielle. Mais cela progresse, il y a de plus en plus de végétariens, de gens qui n'achètent plus de viande provenant d'élevage en batterie ou d'endroits où les animaux ont souffert. Un deuxième enjeu a trait à l'attitude envers l'homosexualité. Quand je suis arrivé aux

États-Unis, si vous déclarez à la frontière que vous étiez homosexuel, on vous suggérerait de rentrer dans votre pays. Tout cela a profondément évolué parce que les jeunes générations ont perçu cela comme une injustice. Il y a aussi une autre révolution en chemin, celle des droits des femmes. Cela fait partie d'un changement d'attitude plus global qui touche à l'ensemble des *gender studies*. Voilà pour les révolutions morales en cours et en bonne voie. En revanche, il y a deux révolutions que j'appelle de mes vœux aux États-Unis. La première est, hélas!, très peu discutée et concerne les prisons. La population carcérale américaine est de 2,3 millions de personnes: un adulte sur cent! 25 % des prisonniers du monde! Ce taux est dix fois supérieur à celui des Pays-Bas. Même en Chine, avec 1,2 milliard d'habitants, il n'y a que – si l'on ose dire – 1,5 million de prisonniers. C'est ridicule, terrifiant, les Américains ne sont pas pires que les autres, et rien ne justifie une telle chose. La deuxième concerne la séparation croissante entre ceux qui travaillent et ceux qui sont à la retraite. En Floride, par exemple, il y a des communautés de vieux: ce fossé entre générations est une honte. En France, j'ai l'impression que les gens voient leurs grands-parents plus souvent qu'ici et, voyez-vous, une bonne dose de honte peut aider à changer les choses.

Pour un philosophe au chevet de la mondialisation, quelle est la prochaine étape de réflexion?

Mon travail me conduit d'une question qui me trouble à la suivante! Pour l'heure, je réfléchis à la manière dont les gens, moi inclus, parlent de « l'Ouest » et comment ce mot est générateur de confusions. Celles-ci proviennent de notre manière de penser chaque culture comme une sorte d'organisme; c'est une idée qui remonte au romantisme et à Johann Gottfried von Herder [1744-1803]. Donc, j'aimerais clarifier tout ce méli-mélo à propos de la « culture occidentale », tout comme ce qui va avec des idées comme la « culture africaine », la « culture islamique » ou la « culture chinoise », qui induisent les mêmes erreurs philosophiques.

LES LIVRES DE KWAME ANTHONY APPIAH

IN MY FATHER'S HOUSE. AFRICA IN THE PHILOSOPHY OF CULTURE « DANS LA MAISON DE MON PÈRE »

(Oxford University Press, 1993)
Pour dissiper les idées confuses à propos de l'Afrique, ce livre, ou plutôt cette collection d'essais est tissée des souvenirs de l'auteur: il débute avec son enfance à Asante, et s'achève, toujours au Ghana, par les funérailles de son père: magnifique mise en perspective philosophique de « l'invention de l'Afrique » chez les anciens colonisateurs comme chez les colonisés. Avec, en guise de conclusion, le monde, joliment vu comme « un réseau de points d'affinités ».

THE ETHICS OF IDENTITY « UNE ÉTHIQUE DE L'IDENTITÉ »

(Princeton University Press, 2004)
Une réflexion sur les ambiguïtés de l'idée de culture, de race, d'ethnie, de religion, de genre et de sexualité avec, en toile de fond, la dialectique entre deux questions: « Qui sommes-nous? » et « Que sommes-nous? ».

POUR UN NOUVEAU COSMOPOLITISME

(Odile Jacob 2008)
Qu'est-ce que le cosmopolitisme? Ni théorie ni idéologie, plutôt un autre regard sur l'Autre, associé à une éthique universelle du devoir. Un mariage délicat

dont Appiah se fait le héraut, entre universalisme et différentialisme.

THE HONOR CODE. HOW MORAL REVOLUTIONS HAPPEN

(Norton, 2010) [*Le Code de l'honneur*, traduction à paraître chez Gallimard]
Appiah s'interroge sur les révolutions morales, à la manière d'un Thomas Kuhn sur les révolutions scientifiques. En examinant la façon dont les duels et l'esclavage ont été abolis en Angleterre, ou dont la coutume du bandage des pieds a disparu en Chine, il montre comment un concept d'apparence suranné établit un lien entre morale individuelle et publique.